

TEMPLON

II

GREGORY CREWDSON

TÉLÉRAMA, 5 juillet 2023



UNE SI LUMINEUSE

*Repérages minutieux, rues bloquées
et redécorées, cadres préparés des journées entières :
derrière les photos de Gregory Crewdson,
d'étranges mises en scène, quasi cinématographiques.
À voir aux Rencontres d'Arles.*

NOIRCEUR



Page de gauche :
Morningside Home for Women,
 série « Eveningside »,
 2021-2022.
 Ci-dessus :
The Storefront Window,
 de la même série.

Par Laurent Rigoulet
 Photos Gregory Crewdson

Puisque c'est un jour d'été radieux où les pelouses scintillent dans un halo d'azur, où les fleurs explosent de couleur sur le porche des maisons de bois blanc, où les gens des campagnes du Massachusetts font un jovial salut par la fenêtre des voitures, on ne peut s'empêcher de penser aux premières images paradisiaques du *Blue Velvet* de David Lynch (1986), le film fétiche de Gregory Crewdson, celui dont il dit qu'il a « transformé » sa vie. À l'abri du tapage de New York où il a grandi, Great Barrington, la commune où s'est replié le photographe, se porte comme un charme très américain, lumineuse, paisible et soignée, fanions et drapeaux frissonnant dans la brume estivale. Sous la voûte des grands arbres, sous le vernis des jours heureux, Gregory Crewdson, 60 ans, ne peut cependant se garder d'imaginer, à la manière de Lynch, les courants sombres, les angoisses souterraines, les secrets étouffés derrière les portes. Les photos qu'il montre aux Rencontres d'Arles sont peuplées de solitaires perdus dans ce pays lointain qui fait son nid entre les grandes villes, figés dans le cadre que le photographe compose pour eux, sidérés par l'ennui ou la sourde colère, la désolation d'un rêve améri-

cain qui s'effondre, mangé par la rouille et les herbes. « *Je reviens toujours à la même tension*, dit-il. *Entre la beauté des lumières que je compose minutieusement pour éclairer ceux que je photographie, et une noirceur que je ne maîtrise pas, un sentiment de détachement, d'effondrement, de perte...* »

À Great Barrington, Gregory Crewdson est un drôle de paroissien. Il s'est installé, en retrait de la route, dans une église méthodiste du XIX^e siècle. De la nef, il a fait un vaste et clair salon où rien ne traîne et où certaines de ses photos sont encadrées en grand sur les murs d'une blancheur immaculée. Le studio adjacent où il élabore ses tirages est installé dans une ancienne caserne de pompiers. Le photographe passe le plus clair de ses matinées à marcher dans les vastes forêts environnantes, sur les sentiers des Appalaches, souvent avec sa compagne et collaboratrice Juliane Hiam qui note les idées et les images échangées en chemin. Comme s'il y avait des tempêtes à brider, la vie de Crewdson est sérieusement ordonnée: toujours les mêmes parcours, les mêmes habitudes, les mêmes repas, aux mêmes heures. Et la natation tous les jours, absolument tous les jours. En ces belles heures où l'on va à sa rencontre, la température de l'eau lui permet enfin de se baigner dans le lac où il passait ses étés d'enfant. Il nage longtemps, une heure et demie parfois, jusqu'à perdre la notion du temps, une sorte de transe où le corps



« Des anonymes. Trop déprimés pour faire entendre leur colère ou n'importe quelle conscience politique. » *La romancière américaine Joyce Carol Oates*

Ci-dessus:
The Pine Forest,
série « Cathedral
of the Pines »,
2012-2014.

» s'absente dans les mouvements, où les pensées deviennent d'une netteté éclatante. Il conçoit ainsi ses images, en perçoit la tonalité, le cadre, l'atmosphère, les lumières qu'il dictera à sa compagne pour un scénario précis qui tient sur une page. (« EXTÉRIEUR. RUE. C'est un soir d'été. Après l'orage [...] Une adolescente est assise dans une voiture sur le siège du passager. La portière est ouverte côté conducteur... »)

Même s'il se dit inspiré par des écrivains comme Raymond Carver, John Cheever ou Russell Banks, poètes de la géographie humaine et de la géographie tout court, Gregory Crewdson n'écrit rien lui-même. Il est dyslexique. C'est sans doute ce qui l'a dirigé vers la photographie plutôt que vers le cinéma dont il était mordu et dont il a appris les codes, à l'adolescence, auprès de la grande critique du *New Yorker*, Pauline Kael (1919-2001), qui fréquentait les mêmes campagnes que sa famille et l'emmenait voir des films. Il ne perdait pas une miette des conversations, il aurait aimé devenir réalisateur, mais ça lui semblait hors d'atteinte. « Je suis incapable de raisonner de manière linéaire. Tout concentrer en une seule image me convient mieux. Capturer la force de l'instant. Pas d'avant, pas d'après. Je ne donne jamais d'histoire à mes personnages, je ne leur imagine pas de motivation. Je les enferme dans le cadre que j'imagine pour eux, souvent à la lisière de la claustrophobie. » Dans sa dernière série en



noir et blanc, «Eveningside», également présentée à Arles, des femmes et des hommes, seuls avec eux-mêmes, se tiennent à l'intérieur de vitrines de magasin, le corps droit, le regard vague. «C'est l'Amérique industrielle qui a vu sa population décroître pendant des décennies», commente la romancière Joyce Carol Oates à propos des photos qui la «hantent»: «L'Amérique des laissés-pour-compte. Des anonymes. Trop isolés, trop abattus et trop déprimés pour faire entendre leur colère ou n'importe quelle conscience politique.»

Dans le subtil tableau de teintes et de lumières qu'il arrange pour les gens de sa région, Gregory Crewdson semble les surprendre alors qu'eux ne le voient pas. Le voyeurisme, dit-il, est une constante de son œuvre depuis ses débuts dans les années 1990. La source de son travail, il la situe de manière ferme pendant son enfance à Brooklyn, dans la maison où son père avait un cabinet de psychothérapie au sous-sol. «Mon imaginaire a été profondément marqué par ces étrangers qui venaient chez moi et que j'avais pour consigne de ne pas saluer, ni même regarder. Quand nous faisons trop de bruit dans la maison, mon père avait une sonnette pour nous rappeler à l'ordre. Et moi, je m'allongeais sur le plancher pour y coller l'oreille et écouter le murmure des conversations. Je ne crois pas avoir un jour entendu ce qui se disait, mais cette scène j'ai l'impression de la rejouer encore et encore dans mes clichés, les se-

Ci-dessus :
Mother and
Daughter,
série «Cathedral
of the Pines».
Page suivante :
Auto Sales, série
«Eveningside».

crets qui s'épanchent, le trouble domestique...» Avait-il conscience des détresses qui s'exprimaient en sous-sol? «Il y avait de la tristesse mais de l'espoir aussi, mon père apportait du réconfort. J'ai parfois l'impression d'accomplir le même parcours avec mes images. Tout est parfaitement délimité, codifié et tenu à distance, de manière presque glaçante, mais ce qui s'exprime est d'une profonde intimité.» Et vise à la consolation.

Sa série «Eveningside», Gregory Crewdson l'a voulue plus douce et paisible que les précédentes dont elle revisite certains décors. Selon un rituel bien établi, il a commencé à sillonner sa région, les campagnes, les forêts, les centres-villes désertés, les périphéries fatiguées de Pittsfield ou Becket, communes en souffrance dans le comté de Berkshire. Une fois le cadre trouvé et l'histoire imaginée, il a mis en branle la production qui, chez lui, n'est pas une mince affaire. Depuis ses études auprès de Laurie Simmons – congénère de Cindy Sherman, qui tournait le dos au documentaire pour prôner la composition et la mise en scène photographique –, Crewdson crée une ambiance de tournage pour chacune de ses prises de vue. Tout est soigneusement préparé, les rues bloquées, redessinées, réarrangées, vidées de leurs voitures, pour céder la place à celles qu'il a imaginées. La consigne a peut-être été donnée de laisser pousser l'herbe sur les trottoirs, la chaussée est humidifiée ou balayée par :



AMÉRIQUE, CINÉMA ET SORORITÉ

Plus d'une quarantaine d'expositions font la part belle à une centaine d'artistes. Les Rencontres d'Arles interrogent le passé pour comprendre le présent, plongent au cœur des problématiques actuelles, fêtent les grands maîtres tels Saul Leiter (1923-2013), tout en célébrant la création contemporaine. Comme l'*Atlas des régions naturelles*, d'Éric Tabuchi et Nelly Monnier, qui se sont amusés à documenter les constructions les plus banales du pays. Le septième art est particulièrement à l'honneur cette année. Agnès Varda est de la partie avec des photos réalisées à Sète en prélude de son premier film, *La Pointe courte* (1954). Idem pour Wim Wenders et ses Polaroid de *L'Ami américain* (1976). Il est également question de sororité avec

« Søsterskap », exposition sur laquelle nous reviendrons, qui réunit les travaux de femmes des pays nordiques. En parallèle des Rencontres, Luma Arles célèbre Diane Arbus (1923-1971) avec quatre cent cinquante de ses images, qui disent les marges d'une Amérique triomphante. On ne doute pas qu'elle aurait été sensible aux résidents de la Casa Susanna, dans l'État de New York, où, dans les années 1950-1960, des hommes mariés se réfugiaient pour se transformer en parfaites ménagères. Sébastien Lifshitz leur a consacré un remarquable documentaire. Les photos originales, ici présentées, augurent plus encore. — *Yasmine Youssi*
54^e Rencontres d'Arles, du 3 juil. au 24 sept.
www.rencontres-arles.com

» des brumes artificielles. Les lumières, elles, sont réglées pendant des journées entières pour créer une ambiance singulière, un air d'étrangeté. Elles bordent et touchent les personnages avec une telle délicatesse qu'elles semblent parfois les éclairer de l'intérieur. Et les équipes sont aussi étoffées que pour un film, avec un budget qui s'en approche. Pour « Eveningside », son premier travail en noir et blanc à l'échelle d'une grande équipe, les prises de vue ont duré deux mois, pour vingt photographies.

Le défi était de produire une série différente des autres, de retrouver l'ambiance des films noirs de la grande époque hollywoodienne, de revisiter, comme le *Mank* de David Fincher pour Netflix, le noir et blanc classique en lui apportant le réalisme tranchant du numérique. « *Mais au bout du compte*, dit Gregory Crewdson, *je cherche constamment à retourner dans le monde de mes images.* » Quand l'angle est trouvé, la lumière posée, l'appareil ne bouge pas, les variations sont minimales : « *Tout est soigneusement préparé et rien ne se passe vraiment comme prévu. Je cherche à construire un monde parfait et je n'y parviens jamais tout à fait.* » Pour le photographe, la magie est là. Dans le désir de contrôle dévorant qu'il faut sans cesse remettre sur les rails, dans les marges étranges où ses personnages statufiés se mettent à parler une autre langue que la sienne ●